

APOCALYPSE Maya

PAR EMMANUEL DAYDÉ

MUSÉE DU QUAI BRANLY, PARIS.
DU 21 JUIN AU 2 OCTOBRE 2011.

Maya – De l'aube au crépuscule, collections nationales du Guatemala

Commissaire de l'exposition : Juan-Carlos Melendez

Conseiller scientifique : Richard D. Hansen.



Vase anthropomorphe avec couvercle.
Classique ancien (250-550 apr. J.-C.), céramique,
21 x 20 cm, Uaxactun, Basses Terres, Guatemala.



Au travers de 160 pièces arrachées à l'oubli, l'exposition *Maya* du musée du quai Branly convie à un voyage solaire et sanglant au cœur du pays maya, dans les ténèbres des jungles du Guatemala.

S'autodétruire, disent-ils. À l'image des automutilations pratiquées par leurs caciques, qui se faisaient saigner la langue, le pénis et les mains en guise d'offrandes aux dieux, la civilisation maya semble s'être employée à s'anéantir elle-même. Son calendrier apocalyptique en fait foi. Le complexe système de datation maya, dit «Compte long», part d'un point mythique, qui prendrait naissance dans la nuit du 11 août 3114 av. J.-C., pour se régénérer ensuite de manière cyclique. Certes, dans ce calendrier divinatoire de 250 jours – associé en parallèle au calendrier solaire de 365 jours –, le fameux 21 décembre 2012 ne correspond pas exactement à la fin du monde mais à une fin de cycle, identifiable à la rénovation d'un feu cosmique. Pour les anciens Mayas, le monde n'était donc pas une éphémère vallée de larmes, mais une rivière de sang, entièrement soumise aux caprices de la nature et des dieux, à renouveler encore et encore. En perpétuelle évolution, le cosmos était vu comme un arbre, les montagnes comme le dos d'un crocodile, la foudre comme un serpent, et la promesse d'un soleil émergeant chaque jour de l'inframonde, sous la forme d'un jaguar aux dents acérées, dépendait des offrandes sanglantes qu'on lui sacrifiait. Le rêve d'une théocratie de bons sauvages et d'un peuple de bâtisseurs, tout occupés à psalmodier les chiffres des jours tout en contemplant les astres du haut de leurs pyramides, dans la corne atlantique de la Méso-Amérique, s'est brisé. Le cœur et l'ancienneté du pays maya se sont déplacés. Alors que l'on identifiait peu ou prou le génie maya à la pointe de la presqu'île du Yucatán mexicain, cette province semble désormais relever du crépuscule de cette civilisation. L'accent trop souvent mis sur Palenque et Chichen Itza a relégué dans l'ombre les grandes cités-États d'El Mirador ou de Tikal au Guatemala. Ces villes-monde exhalent un «surréalisme lucide et végétal – pour reprendre les mots du romancier guatémaltèque Miguel-Angel Asturias –, qui est antérieur à tout ce qui nous est connu». Même «s'ils ne veulent plus être identifiés à des mythes du passé, des ruines dans la jungle ou dans les zoos», comme le clame avec force Rigoberta Menchu, autre prix Nobel de la paix, 40 % des habitants de l'actuel Guatemala appartiennent toujours à des ethnies mayas. C'est à ce voyage au cœur des ténèbres de la jungle, entre Hautes et Basses Terres de l'histoire guatémaltèque, que convie l'exposition *Maya* du musée du quai Branly, au travers de 160 pièces, arrachées à l'oubli des forêts primaires inhospitalières du nord de l'Amérique centrale.

Loin d'être un âge obscur, les périodes préclassiques, qui s'échelonnent entre 2000 avant notre ère et 150 après, voient l'émergence d'une civilisation au raffinement intense, qu'il convient de repreciser à la lumière des découvertes récentes. On a ainsi retrouvé à l'aube du Préclassique les premiers vestiges de vases et de plats sur la côte Pacifique, tandis que le site de La Lagunita dans les Hautes Terres du Guatemala exhibe, à la fin de la période, des urnes anthropomorphes d'un

En haut : *Écuelle polychrome à couvercle avec poignée en tête animale*. Classique ancien (250-550 ap. J.-C.), céramique, 23 x 28 cm, Tikal, Basse Terres, Guatemala.

En bas : *Mosaïque de coquillages*. Classique récent (550-800 ap. J.-C.), coquillage et jade, 16 x 11 cm, Topoxte, Basses Terres, Guatemala.



Vase siffleur. Classique ancien (250-550 ap. J.-C.), céramique, 20 x 33 cm x 9 cm, Kaminaljuyu, Hautes Terres, Guatemala.

expressionnisme corporel tourmenté. Les premiers signes d'écriture hiéroglyphique surgissent dès 300 av. J.-C., consacrant à jamais les Mayas comme l'une des cinq « civilisations fondatrices du monde ». Quant aux fouilles entreprises par l'anthropologue Richard Hansen – conseiller de Mel Gibson pour son haletant *Apocalypto* – dans le bassin de Mirador, au Guatemala, elles ont mis à jour un peuple capable de déplacer des montagnes et de construire, entre 600 et 400 av. J.-C., sans l'aide de la poulie, de la roue ou du métal, à la seule force humaine, les plus grands édifices de tout le monde antique.

Dans le bassin de Mirador, cette dépression perchée en hauteur au nord du Guatemala qui englobe 7 400 m² de forêts tropicales, au sein de la dernière biosphère maya, l'antique royaume de Kan pose les bases d'une société étatique sans précédent. C'est par l'usage de boues organiques fertiles que Richard Hansen justifie l'incroyable développement démographique de cette zone, qui regroupe une vingtaine de cités et un complexe impressionnant de temples et de pyramides à degrés, autrefois recouvertes de stuc et peintes en rouge, couleur sang de soleil. En une symbiose parfaite entre humanité et forêt tropicale humide, 200 000 habitants auraient fini par peupler ce « royaume » oublié, juste avant notre ère. Mais dès 1000 ans av. J.-C., au cours du Préclassique moyen, des soubassements pyramidaux peuvent déjà atteindre jusqu'à 27 m de haut. Des sculpteurs mayas s'avèrent alors capables de tailler des blocs de pierre pouvant peser jusqu'à 500 kg, avec de simples ciseaux de basalte ou de diorite. Parallèlement, se développe un réseau de chaussées, hautes de 8 m et larges de 50 m, qui unifie les centres urbains. Dès 600 av. J.-C., toute l'idéologie religieuse de la Méso-Amérique semble se mettre en place ici, beaucoup plus tôt qu'on ne le pensait. Au cours de la période préclassique récente, vers 300 av.

J.-C., El Mirador surclasse tous les rassemblements urbains environnants. Avec ses 72 m de hauteur, sa base de 600 m, et son remblai ayant nécessité 3 millions de mètres cube, la pyramide *Danta* est à ce jour la plus grande pyramide du monde en termes de volume déplacé. C'est aussi la plus haute du Nouveau Monde, puisqu'elle devance de 10 m – et de quatre à cinq siècles – celle du Soleil à Teotihuacan. Avec la pyramide *El Tigre*, qui culmine à 55 m de hauteur, et la pyramide *Monos*, cet ensemble forme une composition triadique symbolique, qui forme l'*Ox Te Dun*, le berceau des dieux. Sacré patrimoine mondial de l'humanité par l'Unesco et ouvert au public en 2010, malgré les menaces des trafiquants de drogue et des incendiaires de forêt, la réserve d'El Mirador a aussi livré la plus ancienne frise maya connue à ce jour : une gigantesque structure en stuc de 4 m de long, qui représente les dieux jumeaux du *Popol Vuh* nageant dans la rivière, devant la tête coupée de leur ancêtre. De plus en plus sujets à la violence et au conflit permanent, les centres rituels prennent la forme de « complexes de commémoration astronomique », sous la conduite de l'Ajaw, « celui qui crie », chef suprême de la communauté. Entre 200 av. J.-C. et 200 ap. J.-C., la guerre s'intensifie : on creuse d'immenses fossés autour des centres cérémoniels. À Cuello, au Belize (voisin du Guatemala), les sépultures s'empressent de restes de prisonniers, tandis qu'à Ujuxte, au Guatemala même, les tombes se garnissent d'offrandes sous forme de crânes humains. Les Mayas ne disposent pourtant pas de forces comparables à celles que posséderont un jour les Aztèques. Et leurs cités n'excédant guère plus de 50 000 habitants, leurs guerres n'aboutissent pas à des holocaustes de prisonniers aussi gigantesques que ceux pratiqués plus tard à Teotihuacán ou à Mexico-Tenochtitlán. Les Mayas de toute façon ne bataillent jamais à plus de →



120 km de leur base, afin de pouvoir assurer à leurs guerriers un ravitaillement à pied. La fin brutale d'El Mirador – où, exceptionnellement, des vestiges de bataille ont été retrouvés ainsi que quantité d'objets lithiques laissés en plan – peut se deviner. Mais l'abandon presque total, souvent progressif mais aussi parfois subit (on a relevé des bâtiments arrêtés en cours de construction) des autres grandes cités mayas de la jungle, aux alentours de 150 ap. J.-C., n'en demeure pas moins énigmatique. Le premier âge classique de la civilisation maya – qu'il faudra un jour sans doute préférer au terme habituel de Préclassique – aurait vu trop grand. Aux guerres incessantes se seraient jointes une trop forte croissance démographique, une déforestation excessive ainsi que la dramatique sédition des terres marécageuses, qui auraient empêché la poursuite d'une agriculture intensive au bord des *bajos* et entraîné d'insupportables famines.

Malgré ce premier échec et le chaos qui s'ensuivit, l'âge classique, qui s'étend entre 250 de notre ère et l'an mil, devait offrir à la civilisation maya un nouvel épanouissement majeur. Les sites en bordure de marais sont abandonnés pour d'autres, situés dans des zones plus élevées et mieux protégées. L'arrivée de Siyaj K'ak, envoyé militaire de la lointaine Teotihuacán, la toute-puissante métropole précolombienne de l'Altiplano central, située à près de 1 000 km au nord (voir *Art absolument* N° 32), ramène la guerre en même temps qu'une nouvelle forme de civilisation, plus brutale mais extrêmement brillante, au cœur de la forêt maya. Après que le roi de Tikal a été tué et ses sculptures détruites par ce mystérieux général teotihuacain, la nouvelle cité étend son contrôle bien au-delà des limites de l'âge préclassique : jusqu'à la mer des Caraïbes, et même au V^e siècle, jusqu'à l'actuel Honduras. Les fossés qui



entourent la guatémaltèque Tikal englobent un territoire de plus de 150 km². Au Petexbatun, on édifie des barricades et des murs doubles se terminant en « impasses de la mort ». L'Ajaw devient K'ujul, c'est-à-dire « sacré » : il affirme sa puissance définitive au-dessus de tous les autres chefs. Vers l'an 600, la guerre s'intensifie à nouveau. Les alliances se font et se défont, touchant même des princesses étrangères. Représentées en train de piétiner des prisonniers, certaines femmes accèdent au pouvoir. Le sud des Basses Terres du Peten est devenu si violent que sa population émigre vers des zones réputées moins dangereuses. À Calakmul, la dynastie étend son influence sur la région des Basses Terres pendant 150 ans, par des mariages, des jeux de balle cosmiques et des chaussées commerciales. Mais la guerre fratricide qui oppose Calakmul (aujourd'hui au Mexique) à Tikal (Guatemala) suffit-elle à expliquer le terrible effondrement qui frappe à nouveau les Mayas ? Des périodes de sécheresse extrêmement brutales réduisent les populations à la famine quatre fois entre 760 et 910. Après l'an mil, peut-être à cause d'un nouveau désastre écologique, les combats semblent submerger les cités-États, qui s'enfoncent à nouveau, épuisées, dans le néant. Jusqu'à l'arrivée des conquistadors espagnols en 1524, l'ultime âge post-classique, qui s'étend du XII^e au XVI^e siècle, ne retrouvera jamais sa splendeur perdue. →

Ci-dessus à gauche : *Urne anthropomorphe*. Préclassique récent (400 av. J.-C.-100 ap. J.-C.), céramique, 25 x 21 x 11 cm, La Lagunita, Hautes Terres, Guatemala.

Ci-dessus à droite : *Urne effigie anthropomorphe*. Préclassique récent (400 av. J.-C.-100 ap. J.-C.), céramique, 51 cm, Ø de la base 19 cm, Ø de l'ouverture 14 cm, La Lagunita, Hautes Terres, Guatemala.



Encensoir théâtre anthropomorphe.
Classique ancien (250-550 ap. J.-C.), céramique, 62 cm, Ø 28 cm, Los Chatos, côte du Pacifique.



Inventeurs, en même temps que les antiques Olmèques, d'une écriture qui couvre codex et monuments de glyphes tout en volutes serpentines, auteurs du *Popol Vuh*, ou *Livre du Conseil*, évoquant une cosmogonie élaborée, constructeurs infatigables, les Mayas ont aussi parachevé l'art le plus pur de toute l'Amérique précolombienne. Le souvenir de leur grande peinture, digne de Giotto, semblait se limiter jusqu'à présent aux fresques multicolores de Bonampak, découvertes au Chiapas en 1946. Les plus grands spécialistes dépêchés sur place ont longtemps refusé de croire ce que ces peintures, toutes de noblesse et d'harmonie, montraient : la commémoration d'une victoire par des sacrifices humains. Mais la récente révélation en 2001 de la fresque de San Bartolo, au cœur de la jungle du Peten guatémaltèque, n'a fait que confirmer la soif de sang des premiers dieux de l'Amérique. Désirant se reposer à l'ombre, c'est en se penchant par hasard au-dessus d'une tranchée, creusée par des pilliers de tombes, que l'archéologue américain William Saturno est tombé sur une représentation du dieu du Maïs, qui regarde une jeune femme par-dessus son épaule. Enfouies sous 15 m d'éboulis et remontant à la fin du III^e siècle avant notre ère, entre 150 et 100 av. J.-C., les saisissantes peintures murales de Las Pinturas représentent l'histoire de la Création selon les Mayas. Près de 1 000 ans avant Bonampak, cette esthétique virevoltante et graphique – que l'on serait tenté de rapprocher de celle de la peinture minoenne de la Crète antique, la joie en moins – préfigure l'art des Mayas classiques. La beauté du dieu du Maïs, danseur richement vêtu de plumes, évoque quelque oiseau saisi en plein vol, aussi majestueux que ce quetzal au ramage vert, fabuleux volatile qui fit la fortune du pays maya durant toute la période précolombienne. Mais, s'adonnant aux automutilations que les rois se prescrivirent pour eux-mêmes, les cinq divinités figurées se transpercent aussi le pénis, afin de répandre

le sang sacrificiel. Elles offrent en même temps des animaux et des fleurs, symbolisant les éléments, pour relier le ciel à la terre. Ces fresques rougeoyantes n'affirment pas seulement un sens esthétique hors du commun et une réelle fascination pour la beauté. Elles affichent aussi une obsession pour le dieu de la Mort, ce Kimi ricanant que l'on retrouve au même moment sur les céramiques, ornées à foison de squelettes et de globes oculaires arrachés. À Topoxte au Peten, dans la tombe d'un jeune homme, une mosaïque en jade, pyrite et coquillages, évoque avec une rare délicatesse un Kimi décharné, qui supporte sur sa tête une coiffe représentant le dieu Bouffon. Toutefois, les esprits way qui figurent sur les vases destinés aux libations rituelles de cacao, cette boisson des dieux dont les fèves arborent la couleur du sang, n'ont rien de démoniaque et s'apparenteraient plutôt au versant sauvage de l'âme humaine.

« En lisant les textes sacrés des Mayas, je me suis rendu compte qu'il existe une réalité créée par l'imagination et qui s'enveloppe de tant de détails qu'elle devient aussi "réelle" que l'autre » relevait Miguel-Angel Asturias, exubérant prix Nobel de littérature au profil de tapir. Passionné de mysticisme et perdu dans un songe où pays réel et pays rêvé se mêlent étrangement, le peuple magicien des Mayas a fait du monde un théâtre de la cruauté, lent et sans recours. Comme l'extase d'une fête chantée. ■

Ci-dessus à gauche : Urne zoomorphe à supports, modelée et peinte.

Postclassique ancien (1000-1250 ap. J.-C.), céramique, 30 cm,

Ø de l'ouverture 30 cm, Nebaj, Hautes Terres, Guatemala.

Ci-dessus à droite : Urne funéraire à décor peint (anthropomorphe) et modelé

(petit jaguar assis). Postclassique (1000-1524 ap. J.-C.), céramique, 30 cm,

Ø de l'ouverture 14 cm, Q'um'arcej, Hautes Terres, Guatemala.



Stèle 7 (fragment). Classique récent (550-800 ap. J.-C.), calcaire, 77 x. 64 cm, Piedras Negras, Basses Terres, Guatemala.